

Gayle Rubin en France

L'ouvrage *Surveiller et jouir* est paru en France en 2010, en partie traduit, et surtout composé par notre cher Rostom Mesli, que vous aurez le bonheur de pouvoir entendre. Gayle Rubin est venue en France le 22 juin 2013, invitée par l'École lacanienne de psychanalyse, pour une journée consacrée à son livre et à l'actualité de ses travaux. Elle y a été présentée par David Halperin. Outre Laurie Laufer qui, à la suite de son intervention, lui a fait publiquement un très beau cadeau, sont aussi intervenus Daniel Defert, Mayette Viltard, Rostom Mesli et Lee Edelman. Autrement dit, on avait ce jour-là rassemblés trois des plus importants initiateurs et penseurs de la théorie *queer* (Rubin, Edelman, Halperin). La revue *Unebêvue* a par ailleurs publié ce qui a été dit lors cette journée d'étude.

On me demande souvent pour quelle raison, depuis 1998, l'École lacanienne s'intéresse à ces travaux qui, très tôt, ont été présentés à l'enseignement des *gay and lesbian studies* et qui prirent leur envol aux États-Unis dans les années soixante-dix du siècle passé. Ces raisons sont nombreuses, et je n'en retiendrai ici qu'une : peut-on un seul instant imaginer que la psychanalyse reste sourde et aveugle alors qu'est apparu ce nouveau champ qui, lui aussi, questionne l'érotisme ? C'est pourtant ce qui se passe encore aujourd'hui, où la grande majorité des « lacaniens » n'en a que faire.

Voilà qui situe un premier contexte à notre séance d'aujourd'hui. Il y en a un autre, que je ne crois pas moins utile de préciser car je me suis aperçu que ces données dont je vais vous faire part, si présentes à l'esprit des gens de ma génération, étaient en train de passer à la trappe pour les générations suivantes. Bien entendu, je serais ravi d'apprendre aujourd'hui que ce n'est nullement le cas.

Cet autre contexte vient border un des textes rassemblés dans *Surveiller et jouir*, à savoir le chapitre que Gayle consacre aux Catacombes de San Francisco, cet « établissement souterrain où les hérétiques sexuels du XX^e siècle pouvaient pratiquer leurs propres rites et leurs propres rituels¹ » – un « palace du sexe », écrit Gayle. Ce

¹ Gayle Rubin, *Surveiller et jouir*, trad. de l'anglais (États-Unis) par Flora Bolter, Christophe Broqua, Nicole-Claude Mathieu et Rostom Mesli, Paris, Epel, 2010, p. 225.

chapitre m'a plus qu'intéressé, il m'a touché, et c'est là un genre d'événement que l'on se doit à soi-même de ne pas négliger. De quoi s'agit-il ? Le sous-titre du chapitre l'indique, du « temple du trou du cul », d'une structure de sociabilité, où se tenaient des parties de SM ou de *fistfucking*. Ce qui frappe lorsque Gayle nous introduit dans les Catacombes est le caractère très structuré des lieux et celui, très « polissé », des jeux sexuels – entendez ce « polissé » au triple sens de la police et du poli, lequel renvoie aussi bien à la politesse qu'au polissage. Telles étaient les conditions pour que chacun puisse, comme l'écrit Gayle, « se concentrer sur l'intensité des sensations physiques » et « éprouver les délicieuses agonies du SM ».

D'où donc, à partir de quelle conception du SM pouvait-on, en France, lire ce texte de Gayle ? C'est ce que je voudrais indiquer, car il vient questionner ce que nous croyions jusque-là savoir concernant le SM.

Il faudrait remonter jusqu'au débuts de la psychiatrie, à Pinel, à Esquirol chez qui, déjà, le concept de perversion est central (ce qu'on ignore généralement). Puis à la *Psychopathia sexualis* de Krafft-Ebing², que, bien sûr, Freud avait lue. Je n'en retiendrai qu'un trait. Cet auteur distingue la perversion de la perversité, une distinction qui lui est absolument nécessaire s'il veut – et il le veut – rien de moins qu'offrir à l'emprise médicale de nouveaux objets d'étude et de profit. La perversion n'est donc pas chez lui caractérisée par des actes, quels qu'ils soient (fétichistes, exhibitionnistes, sadiques, etc.), cela reste l'affaire des tribunaux, mais par ce qui dans le psychisme de quelqu'un l'amène à commettre de tels actes. Non pas des conduites, mais un fait d'ordre psychologique.

Freud a repris cela, mais en des termes fort différents. Dans ses *Trois essais sur la théorie du sexuel*, sadisme et masochisme sont des pulsions. Et c'est à ce titre que le sadisme et le masochisme sont liés, articulés (comme le sont le voyeurisme et l'exhibitionnisme, ou encore l'amour et la haine – ce dernier couple faisant problème). On a donc là une entité SM qui, tout un temps, a paru ne pas faire difficulté en tant que telle, qui, bien au contraire, a été explorée, questionnée. On s'est notamment demandé quel en était le terme fondamental : est-ce le sadisme, est-ce le masochisme qui constitue le fond du fond de la sexualité ?

² « Masochisme » apparaît dans *Neue Forschungen auf dem Gebiet der Psychopathia Sexualis* (1890), une étude complémentaire par la suite intégrée dans les éditions ultérieures de la *Psychopathia*.

Cette entité SM à deux pôles a été reconfigurée par Lacan. Je vous rappelle une de ses formulations les plus remarquables en cela, notamment, qu'il la fait jouer non pas entre deux mais entre trois personnages : le sadique veut l'angoisse de l'autre et vise la jouissance de Dieu ; le masochiste, lui, veut la jouissance de l'autre et vise l'angoisse de Dieu. C'était bien vu ! Tout au moins pour ceux qui n'excluent pas que Dieu joue sa partie dans l'exercice analytique. Et je n'en veux pour preuve le fait que, à minuit, dans les nouvelles catacombes qui furent recrées après la disparition des premières, on chantait l'*Alleluia* de Haendel, dont le texte, traduit, dit quelque chose comme « c'est en toi seul Seigneur qu'il faut croire ».

Et puis patatras, une bombe tombe sur ce bel édifice du SM tel que l'avait construit la psychanalyse. En 1967, paraît, sous la plume de Gilles Deleuze, une « présentation de Sacher-Masoch » dans un volume qui comporte aussi une traduction nouvelle de *La Vénus à la fourrure*. Deleuze fait remarquer une chose si évidente que l'on se demande comment il a pu se faire qu'elle échappe à ce point aux psychanalystes. Il note que le partenaire du masochiste n'est nullement un sadique, et que le partenaire du sadique n'est en rien masochiste. Dit autrement, Deleuze démembré le SM. Et Lacan en prit acte aussitôt : « Il [Deleuze] écrit sur le masochisme, incontestablement, le meilleur texte qui ait jamais été écrit. J'entends, le meilleur texte comparé à tout ce qui a été écrit sur ce thème dans la psychanalyse³. » Dit en creux : au regard d'autres textes d'auteurs non analystes ce texte n'est pas reconnu « le meilleur » (Bataille, Blanchot, Klossowski et quelques autres qui, auparavant, se sont eux aussi intéressés à Sade et à Sacher-Masoch). Lacan fait le ménage chez lui et s'abstient de juger comparativement ailleurs. Peu après, il remettra le problème sur l'établi en montrant comment, ni dans le sadisme ni dans le masochisme, il n'y a ce qu'il appelle alors un « acte sexuel ».

L'histoire ne s'arrête pas là, un nouveau protagoniste va très bientôt entrer en scène. Deleuze dans son texte avait beaucoup mis l'accent sur le contrat masochiste : « Le contrat apparaît [dans la vie et dans l'œuvre de Sacher-Masoch] comme la forme idéale et la condition nécessaire de la relation amoureuse », ou encore : « Le contrat est vraiment générateur d'une loi. » Cette remarque a emballé bon nombre de ses lecteurs ; il n'empêche, elle était erronée. En effet, Deleuze n'a pu la produire qu'en négligeant que le roman *La Vénus à la fourrure* faisait partie, chez Sacher-Masoch, d'un « cycle de

³ J. Lacan, *La Logique du fantasme*, séance du 19 avril 1967, transcription Afi (juillet 2004), p. 320.

l'amour » qui en comportait cinq autres. Le dernier d'entre eux, *La Madone à la fourrure* (Epel, 2011), présenté par Sacher-Masoch comme la solution du problème de l'amour, ne comporte aucun contrat. Ainsi ne peut-on écrire, comme le fait Paul-Laurent Assoun, que « le lien masochiste a vocation conjugale⁴ ». *La Madone à la fourrure* enseigne, au contraire, comment la conjugalité est ce par quoi le masochisme est réduit à peau de chagrin, voire conduit à sa propre extinction. C'est un couple éminemment moderne, égalitaire, que décrit Sacher-Masoch.

On chercherait en vain chez Lacan une remarque sur la fonction du contrat telle que la propose Deleuze, à savoir se prémunir contre le danger du père. En revanche, il est vrai discrètement, et sans mentionner Deleuze qui en fait un large usage, Lacan écarte explicitement de son analyse du masochisme toute référence au père et à la mère : « On n'a pas, pour tout dire, à se casser la tête à entrer dans les évocations œdipiennes » (14 juin 1967).

Mais c'est Pascal Quignard qui, en 1969, avec *L'Être du balbutiement*⁵, donc deux ans après la « présentation » de Deleuze, a porté le fer dans la plaie en faisant remarquer que le contrat se présente d'une telle façon qu'il se détruit lui-même. Si, en effet, tout contrat postule la liberté des contractants, que peut donc valoir, comme contrat, un accord qui aliène cette liberté ? Pour que son signataire soit celui qui s'y soumet, encore faudrait-il qu'il soit, déjà en le signant, sans liberté. Or, si tel est le cas, on ne saurait parler d'un contrat. Il y a contradiction. Un signe, d'ailleurs, ne trompe pas : chez Sacher-Masoch, le contrat est privé (exemplaire, à cet égard, apparaît celui signé avec Wanda, la Vénus à la fourrure) ; or, la légalité du contrat implique sa publicité.

Il ne s'agit pas non plus de contrat dans « les Catacombes ». Il y a bien, en revanche, un maître des lieux et de ce qui se passe dans ces lieux, jusque dans les moindres détails. Cela est si vrai que ce lieu n'a pu perdurer après la disparition de Steve, son fondateur, que Gayle décrit ainsi : « un œil d'aigle dans une main de fer ».

Est-ce là quelque chose qu'un esprit français, nourri de Freud, Lacan, Deleuze, Quignard, puisse accueillir ? On voit à quel point les problématiques divergent. Un pays, la France, où l'on a, après avoir reconfiguré puis disloqué l'entité SM, où l'on a

⁴ Paul-Laurent Assoun, *Leçons psychanalytiques sur le masochisme*, Paris, Anthropos, 2003, p. 20.

⁵ *L'Être du balbutiement. Essai sur Sacher-Masoch*, Paris, Mercure de France, 1969.

mis Dieu dans le coup, où l'on a tenté de penser le masochisme réglé par un contrat, un pays démocratique où l'idée même d'un maître de céans heurte les consciences, peut-il faire place au texte de Gayle sur les Catacombes ?

N'allez pas croire qu'il n'y eut aucun conflit en ce lieu. Gayle en relève deux : 1) une « divergence » entre les pratiquants du *fist* et ceux du SM ; 2) un débat portant sur l'admission des femmes et des hétéros aux soirées. Gayle ne s'attarde pas sur les termes de cette divergence *fist* SM, malheureusement pour nous. Quant au second point, elle écrit que, pour finir, « ces soirées rassemblaient trop de gais et de lesbiennes pour être des soirées hétéro, et aussi trop d'hétérosexuels pour être des soirées gaies ». Autant dire qu'il y avait là quelque chose de transversal, quelque chose qui déconstruisait l'opposition homo/hétéro. Et la psychanalyse ne serait pas concernée ?

Elle l'est par au moins deux autres traits encore. Elle n'a jamais envisagé, à ma connaissance, la pratique SM comme une affaire collective. Selon elle, et selon Deleuze, le sadique, le masochiste, c'est quelqu'un muni d'un partenaire, et ça s'arrête là (hormis chez Lacan, donc, où Dieu est dans le coup). Qu'elle puisse l'être, collective, qu'elle l'ait été (et pas seulement aux Catacombes, des parties SM hétéro avaient lieu en France à la même époque, auxquelles participaient, dans la plus grande discrétion, des gens de l'élite intellectuelle et artistique), cela n'invite-t-il pas l'analyste à revoir sa copie ?

Qui étaient, second trait notable, ces gens qui ainsi se rassemblaient ou, plus justement, quel trait les rassemblait, en dépit des différences de pratiques ? Gayle a un mot pour dire ce trait : *kink*. On pratiquait là une sexualité *kinky* :

L'objectif n'était pas de renoncer à son orientation sexuelle. Au contraire, parce qu'elles incitaient à respecter les différences, ces soirées créaient une atmosphère agréable où les populations différentes pouvaient s'observer, prendre conscience de l'intérêt qu'elles partageaient pour le *kink* et découvrir ce qu'elles avaient bel et bien en commun.

Rostom, qui a choisi de ne pas traduire « *kink* », nous apprend dans son glossaire que *kinkiness* désigne ce qui est bizarre, coquin ou pervers. Je retiens « coquin », car cette sexualité coquine, cette coquinerie n'a pas, là non plus, fait l'objet d'aucune étude psychanalytique. Ne serait-il pas important de lui consacrer une journée, voire un colloque ? Je ferai juste une remarque à ce propos. Quel est le terme antithétique, l'opposé du coquin ? C'est l'éléphant. La sexualité de l'éléphant a été, depuis Plin l'Ancien au I^{er} siècle jusqu'à l'époque moderne, prise comme métaphore et modèle d'une sexualité honnête, monogame, pudique, sage, à exercer cinq jours tous les trois

ans. Je vous renvoie à ce que Foucault appelle son « introduction légèrement flâneuse » de son cours *Subjectivité et vérité*.

En un mot, les chantiers ouverts par Gayle Rubin ne manquent pas. En attendant, je remarque que c'est peut-être par là, par son caractère inintégrable, que ce texte m'a touché. Et que, j'espère, il vous touchera. Si j'ai pu y contribuer, faire place nette en vous rappelant comment ont été, en France, pensé le sadisme et le masochisme, eh bien c'est tant mieux.